

jour ; de plus, la division s'est mise entre les différents chefs, de sorte que si les troupes royales tentent un vigoureux assaut, il est plus que probable que la ville sera prise ; du reste, le connétable aurait, paraît-il, résolu de laisser devant la ville des forces suffisantes tout en conduisant le gros de l'armée vers Montauban. Mais nous voici arrivés, monsieur le comte, bientôt vous en saurez davantage.

Ils se trouvaient en ce moment devant l'Hôtel-de-Ville dont les abords étaient protégés par un fort piquet de soldats.

L'escorte fit halte. Les deux gentilshommes mirent pied à terre.

Le comte jeta la bride de son cheval à Claude Aubryot et il suivit M. de Penavère dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville.

XIV

QUEL FUT L'ENTRETIEN QUE LE DUC DE ROHAN ET LE COMTE DU LUC EURENT ENTRE EUX, ET CE QUI S'EN SUIVIT

L'intérieur de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Antonin était encombré de gens de toutes sortes, de toutes espèces, bourgeois, soldats, magistrats, allant, venant, courant à travers les corridors.

Après avoir traversé quelques salles remplies d'une foule compacte qu'ils eurent une grande difficulté à rompre, M. de Penavère et le comte du Luc arrivèrent enfin à une salle beaucoup plus grande que les autres, décorée avec un certain luxe sévère et étriqué il est vrai, suivant la coutume des protestants, mais qui cependant tranchait avec l'amouplement mesquin des autres pièces.

Cette salle se nommait la « Salle des Colloques. » C'était là où se réunissaient les consuls, les échevins, les ministres pour discuter des intérêts de la religion.

En ce moment la réunion était fort nombreuse.

Une estrade élevée de trois marches occupait les deux tiers de la longueur et de la largeur de cette salle ; elle était garnie d'une barrière en fer curieusement travaillée, servant à contenir le public. Cette barrière était à hauteur d'appui ; une large porte, ouverte au centre, était gardée par deux carabins du régiment d'Orval, qui avaient grand'peine à maintenir la foule. Sur l'estrade se trouvait une table immense, recouvert d'un tapis vert.

Le duc de Rohan, complètement armé en guerre, était assis sous un dais de velours cramoisi, au centre de cette table, ayant à sa droite et à sa gauche les consuls, les échevins, les ministres et les bourgeois les plus influents de la ville.

Deux sièges étaient vides, l'un à la droite, l'autre à la gauche du duc.

Une foule d'officiers de tous rangs et de tous grades se tenaient immobiles et silencieux dans le fond de la salle, auprès d'une porte recouverte par une portière ; près de la balustrade, à droite et à gauche, il y avait deux tables plus petites occupées par des greffiers qui sans doute, à voir la rapidité avec laquelle ils écrivaient, transcrivaient les décisions prises par le conseil.

Deux sentinelles du régiment d'Orval gardaient au dehors les abords de la salle.

Un huissier en robe, la chaîne d'argent au cou, la baguette d'ébène à la main, se tenait à l'intérieur près de la porte, afin d'introduire les arrivants ; un second huissier se promenait majestueusement dans l'espace laissé libre au milieu de la salle et dont le public n'occupait que les côtés.

En apercevant M. de Penavère et le comte du Luc, M. de

Rohan, qui faisait alors un discours écouté avec recueillement par les assistants s'interrompit, se leva et salua gracieusement le comte.

— Soyez le bienvenu parmi nous, monsieur le comte Olivier du Luc de Mauvers, dit-il avec un charmant sourire, vous êtes un des plus dévoués et des plus valeureux champions de la religion ; votre présence était impatiemment désirée ; veuillez venir prendre près de moi la place qui vous a été réservée au Conseil. Quant à vous, monsieur le baron de Penavère, au nom de mes amis et en mon nom, je vous remercie de nous avoir amené M. le comte.

— Monsieur le duc de Rohan, répondit Olivier avec un salut respectueux, il n'a pas moins fallu que les ordres positifs que vous avez daigné me donner pour me retenir...

— Je connais, monsieur le comte, les motifs honorables qui vous ont retenu et les services nombreux que, dans la tâche difficile qui vous avait été confiée, vous n'avez cessé de rendre à la religion.

Et d'un geste gracieux de la main, le duc invita le comte à s'approcher.

Les deux gentilshommes gravirent les degrés de l'estrade et allèrent prendre les places qui leurs avaient été réservées.

Il y eut alors un échange rapide de compliments et de serments de main entre le comte et plusieurs gentilshommes protestants de sa connaissance : d'ailleurs son nom avait été prononcé à voix haute ; ce nom jouissait depuis longue date d'une grande célébrité, l'accueil fait par ceux de la religion à celui qui le portait fut donc des plus affectueux et des plus flatteurs, d'autant plus que la belle prestance du comte, sa haute mine, ses gestes gracieux et graves à la fois avaient favorablement disposé tout le monde en sa faveur.

Lorsque le léger tumulte causé par l'arrivée des deux gentilshommes se fut à peu près calmé, le duc de Rohan fit signe qu'il voulait reprendre son discours, et un silence profond s'établit instantanément dans l'assistance.

— Messieurs, dit le duc, puisque monsieur le comte du Luc de Mauvers est maintenant parmi nous, et que je n'avais, avant son arrivée, prononcé que quelques mots, avec votre permission, je reprendrai mon discours dès le commencement. Il est important que M. le comte soit bien au courant des faits qui se passent, afin qu'il puisse continuer à donner à la religion un concours aussi utile et aussi précieux que celui qu'il lui a accordé jusqu'à ce jour.

Le comte salua modestement le duc.

M. de Rohan reprit :

— Messieurs, la situation dans laquelle nous nous trouvons est grave sans doute, mais pas autant que quelques-uns d'entre nous semblent le supposer ou le craindre. La défection presque entière du Languedoc et de la Guienne, nous a, j'en conviens, privés de l'assistance de beaucoup d'amis dévoués et résolus. Nous sommes ici, messieurs, pour parler franc et dire les choses comme elles sont. Il nous faut bien connaître les ressources dont nous disposons et les dangers qui nous menacent, afin de pouvoir utiliser les premières et neutraliser les autres. La prise de Cléras est imminente. Là, nous perdrons trois mille hommes de bonnes troupes qui forment la garnison de cette ville. La chute de Saint-Jean d'Angély et des autres places maintenant au pouvoir de l'armée royale nous a privés de beaucoup de soldats, c'est vrai ; mais le connétable en a perdu beaucoup plus encore : l'armée royale fond comme neige au printemps.